

# Encore n° 6

Janvier / Février 2024



## Au sommaire :

### ◆ Chroniques:

*Klaus Schulze, le maître du son (par Bertrand Loreau)*

*Nostalgic Echo #6 - PEAK (par Alain Lamri)*

*Le minimalisme, c'est compliqué (par Frédéric Gerchambeau)*

### ◆ Disques coups de cœur:

*La sélection « minimaliste » de Frédéric Gerchambeau*

*Detlef Keller - Spaintronic (par Christophe Bargeault)*

*Supplément au bulletin de liaison Ostinato*

*Un espace dédié aux émotions musicales  
des membres de l'association*

**Patch Work Music**

🌐 <https://asso-pwm.fr>

✉ [contact@asso-pwm.fr](mailto:contact@asso-pwm.fr)

## ***Klaus Schulze, le maître du son***

J'ai tellement écouté **Klaus Schulze** à la fin des années 70 que je ne l'écoute plus très souvent depuis des années mais ces derniers jours j'ai réécouté *Nowhere-Now Here*, *Floating* et *Velvet Voyage*. J'ai encore ressenti à quel point, dans son genre musical, Schulze, qui a inspiré de nouvelles générations de passionnés de synthés, reste unique, incomparable, jamais égalé, jamais véritablement imité. Parce que tout ce qui caractérise son art : les sons, les climats, les émotions, est à un niveau d'originalité et d'intensité, qui n'existe quasiment chez aucun autre de ses héritiers.

Schulze reste le symbole de la musique électronique qui promettait un nouveau monde musical. Il reste un des rares inventeurs d'une musique des années 70 qui laissait entrevoir un futur sidérant d'innovation et de nouvelles sensations. Schulze n'a pas été un virtuose du clavier ni de l'harmonie mais de la matière sonore, du timbre, de ce qui peut faire résonner en chacun sa conscience d'une connexion avec la matière ; une expérience vécue par beaucoup, sans y mettre de mots, avec les débuts des morceaux *Velvet Voyage* ou *Dune*.

Je comprends très bien que l'on puisse reprocher à Klaus Schulze d'avoir fait une musique sans grande originalité harmonique, sans grande virtuosité pianistique et d'avoir produit des morceaux souvent trop longs. Mais tout est paradoxal chez lui. Je vois son talent comme étant à la hauteur de ses limitations. Par exemple ses solos de *Mini-moog* ou d'*Odyssey*, bien que reposants sur les mêmes notes, sont toujours inspirés, bien en place rythmiquement, et surtout animés d'une énergie capable de relancer un morceau sur vingt à trente minutes. Je n'ai jamais entendu cela ailleurs. Les héritiers de Schulze quand ils essaient de faire le même genre de solo sont ennuyeux au bout de cinq minutes. Schulze ne faisait pas des harmonies à la **Miles Davis** et encore moins à la **Debussy**, mais chez lui, comme chez personne d'autre, un changement d'accord sonnait parfois comme un coup de tonnerre. Et pour moi son sens du son, de ce que je perçois comme une autre manière de partager des sentiments, est unique en son genre, en tout cas pour ma sensibilité. La matière sonore qu'il a su construire dans certaines introductions de morceaux m'impressionne toujours ; le début de *Velvet Voyage*, de *Dune*, des deux morceaux du disque *Trancefer*, de tous les morceaux du disque *Audentity*, de *Synthasy*, et enfin le morceau *Sebastian im Traum* sont des preuves de sa maîtrise du son qui montrent qu'il aurait pu devenir une réf-

rence de la musique électro acoustique/électronique prolongeant une esthétique musicale née dans les années 50 avec **Pierre Schaeffer**.

Schulze au début des années 80 avait raconté qu'il pourrait s'orienter vers une musique d'avant-garde (au moment de la *Stahl Symphonie*) que son public n'était, cependant, pas encore prêt à écouter. Je crois que ce que l'on peut reprocher au compositeur de *Timewind* c'est de ne pas avoir eu le courage d'assumer son avant-gardisme et de prendre le risque de perdre une partie de son public. Ses morceaux *Dune* avec le violoncelle, et *Ludwig 2 Von Bayern* avec un orchestre de cordes, annonçaient une direction ambitieuse mêlant électronique et classicisme ; ambition déjà annoncée en 72 avec *Irrlicht*.

Finalement au cours des vingt années qui ont suivi, il est souvent revenu en arrière, à la musique plus planante, à base de boucles, qui l'avait rendu populaire au milieu des années 70, mais en ayant perdu un peu de la magie qui le caractérisait. Revenir en arrière c'est prendre le risque de faire moins bien ce que l'on a déjà fait. L'envie de faire, celle qui donne du talent, voire du génie, quand elle est comme vitale, a toujours perdu de son intensité quand il s'agit de refaire plutôt que d'inventer. Schulze est revenu plusieurs fois à la musique qui fut celle de son âge d'or mais avec le son d'un peu tout le monde et des solos moins inspirés, jusqu'à ne plus faire de solos après les années 2010. Si K.S. a repris parfois le chemin d'une musique mêlant électronique et acoustique (*Ballet 1,2,3,4*) c'était avec une force créatrice moins puissante, moins expérimentale, moins électronique, mêlée d'une sensibilité new-age, et dispersant son discours dans des longueurs gâchant de, pourtant, magnifiques introductions pleines de promesses.

Bien qu'en deçà des attentes de son public le plus ancien, il est tout de même resté près de cinquante années un musicien au timbre particulier, posant des accords ou des boucles de notes comme aucun autre, le rendant plus facile à caricaturer qu'à imiter.

Il est probable qu'il n'y aura jamais un autre Schulze comme il n'y aura pas d'autres **John Lennon** ou **Jimi Hendrix**.

**Bertrand Loreau**

PEAK - *Ebondàzzar*

Peak est un groupe australien initialement composé de **Robert Reekes-Parsons** aux claviers et **Paul Fisher** aux guitares, secondés à la batterie par **John Haffert**.

L'album *Ebondàzzar* est sorti initialement en Australie en 1980 sur Cement Records, suivi d'une réédition en vinyle en 1983 sur **Innovative Communications**, le label de Schulze.

Domage que cet album instrumental composé de neuf morceaux très diversifiés soit si difficile à trouver aujourd'hui. Espérons que sa récente version remasterisée permettra une plus large diffusion.

Mais cet album des années 80 aux multiples facettes est tellement riche et original que je ne pouvais m'empêcher d'en parler dans un Nostalgic Echo. A défaut de pouvoir le trouver en vinyle ou CD, il y a toujours la possibilité de s'en faire une écoute via YouTube.

Il y a dans cet album des accents tout à la fois space rock, rock progressif, krautrock, electro, psychédéliques...

La plupart des morceaux s'enchaînent sans pour autant se ressembler.

*Encounter* ouvre l'album avec des bruits de foule qui font vite place aux riffs de guitare endiablés de Paul Fischer. On pense au **King Crimson** des années 70. Le calme revient avec *Nightmist* et ses sons de vocoder qui nous offrent une belle balade d'un peu plus de six minutes. On est dans le **Tangerine Dream** des années 80.

S'ensuit *Abyss* aux accents psychédéliques à la **Pink Floyd**. *Ocean of Dreams* lui succède et s'ouvre avec un carillon de cloches tubulaires préambule à une belle balade aux synthés avant que ne reviennent les carillons de cloches tubulaires clôturant ce morceau d'un peu plus de cinq minutes.

Puis vient le morceau *Penguin*, belle petite séquence de quatre minutes qui rappelle le meilleur **Ashra**.

*Along for the ride*, le plus long morceau de l'album avec ses 9'13 renvoie inmanquablement, avec sa guitare aérienne et ses synthés, à **Manuel Göttsching**. Vers le milieu du morceau, il y a un break avec des synthés symphoniques, l'ensemble est de toute beauté.

*The Hunt*, sorte de rock progressif rageur, arrive ensuite démarrant tranquillement pour exprimer après toute sa rage et prendre son envol dans sa dernière moitié.

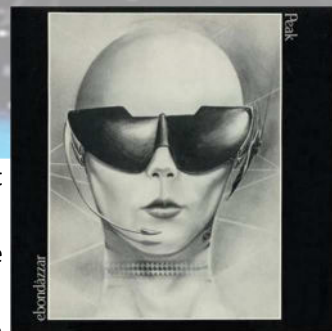
*Snail Pace*, belle autre petite balade, s'égrène avant de laisser place au dernier titre, *Agent's Lunch* aux accents de blues rock qui termine en beauté cet album décidément inclassable.

La formation d'aujourd'hui s'est adjointe **Colin Forster** à la basse.

Trente-huit ans plus tard, en 2018, un deuxième opus a vu le jour : *Slizdexics* d'une teinte beaucoup plus progressive que son prédécesseur *Ebondàzzar*, plus électronique.

Décidément, ils prennent le temps de bien peaufiner leur ouvrage ces australiens, mais c'en est que mieux pour nos oreilles.

**Alain Lamri**



**Informations Groove Unlimited**

Le festival **E-Day**, organisé par **Ron Boots**, proposera cette année la venue sur scène de **Sequentia Legenda**. A cette occasion, Laurent Schieber sera accompagné de **Tommy Beltzer** (partenaire percussif de Laurent depuis l'album *Extended*). Le duo fera résonner le CKE d'Eindhoven le 20 avril 2024. Laurent et Tommy partageront la scène avec Matzumi, Gert Emmens & Ron Boots ainsi que Perge.

PWM vous donne rendez-vous !



SYNTHFEST FRANCE

L'Odyssée / Orvault - Nantes

18/19/20 avril 2024



## Le minimalisme, c'est compliqué

Antoine de Saint Exupéry a écrit : "La perfection n'est pas atteinte lorsqu'il n'y a plus rien à ajouter, mais lorsqu'il n'y a plus rien à retirer." Telle pourrait être la devise et le but de la musique minimaliste. D'autant plus que l'architecte Ludwig Mies Van Der Rohe a lancé aussi son célèbre "Less is More." Sauf que le minimalisme est en réalité une affaire... complexe.

Qui a commencé le premier ? Et en faisant quoi ? Certains désignent du doigt **Terry Riley** et son fameux *In C*. D'autres disent que *nenni* et pousse dans le passé jusqu'à **John Cage** et son révolutionnaire *4'33*. Là, une petite foule se gausse et scande le nom encore plus ancien d'**Erik Satie**. Cocorico ? Un français serait-il à l'origine de toute l'histoire ? Certes, il serait difficile d'éluder du dossier les *Gymnopédies* et autres *Gnossiennes*. "Ah, quelle pureté, quelle évidence dans cette musique !" s'extasie-t-on souvent. Vraiment ? Sans doute notre aimable Satie s'est-il affranchi de beaucoup des raideurs du classicisme bon teint. Mais ses compositions sont-elles si simples et si faciles à jouer ? Euh... pas si sûr. Au moins le *4'33* de John Cage évoqué plus haut évite-t-il haut la main ce problème. La partition est... inexistante ! Le pianiste s'assied devant son piano, se prépare, réfléchit, hésite, réajuste son tabouret, étend ses dix doigts, et finalement ne joue pas. Hahaha ! Ce tour de passe-passe a fait le tour du monde et la renommée de son instigateur. Mais ici, beaucoup s'insurgent. Est-ce vraiment de la musique ?

Avouons que c'est là où Terry Riley marque un point décisif avec son *In C*. Une pulsation, 53 motifs basiques à jouer en boucle en file indienne et basta. Un hit mondial ! Mais ceci définit-il en soi le minimalisme ? Ben... non. En fait, le minimalisme, c'est compliqué. Il faut savoir exactement de quoi on parle. On pourrait aisément dire que le minimalisme serait de prendre sa guitare et de gratter un air tout simple. Ou mieux encore de fredonner une mélodie de quelques notes. Mais là n'est pas ce qu'on a baptisé minimalisme. Le minimalisme est essentiellement américain. Il a été au départ un rejet du sérialisme européen. Écoutez la *valse opus 23* d'**Arnold Schoenberg** et vous comprendrez en quelques secondes de quoi je veux parler. Mais attention, ne vous laissez pas abuser. A cette époque, le sérialisme était le top du meilleur de la musique d'avant-garde. Enfin, pas pour les Américains, qui voyaient le top du meilleur tout à fait autrement. Et pour tout dire... simplement.

Prenons pour exemple **Steve Reich** et ses partitions basées sur le rythme ou le déphasage. *Clapping music*, *Drumming*, *Four organs*, *Piano Phase*, *Phase Patterns*, j'arrête là. Des classiques inoxydables. Mais du coup son sublime *Tehillim* ou son magnifique *Music for 18 musicians* sont-ils à proprement parler du domaine du minimalisme ? La réponse est peut-être dans son fabuleux *Proverb*, inspiré par la musique de **Pérotin**. Ou revenons-en à Terry Riley et à son saxophone transporté dans la 4ème dimension par la magie d'un écho bouclé sur lui-même. **Brian Eno** et à sa suite **Robert Fripp** s'en inspireront et en feront leur délice et leur chasse gardée. Mais le minimalisme, c'est aussi, et chacun à sa manière, La Monte Young, Philip Glass, John Adams, Gavin Bryars ou encore Michael Nyman, sans oublier Arvo Pärt, Henryk Górecki et John Tavener. En vérité, on n'en finirait pas de citer les compositeurs inspirés par le minimalisme ou classés dans ce genre. Le truc, c'est que tout le monde diffère de tout le monde dans ce domaine. Est-ce une richesse sans réelle frontière ? Est-ce un trop plein en forme d'interrogation sur la réalité du genre lui-même ? Steve Reich a souvent renié le terme de musique minimaliste, lui préférant le terme de musique répétitive. Mais ceci semble pour beaucoup par trop limitatif. Je vous l'ai dit, le minimalisme, c'est compliqué.

### Frédéric Gerchambeau

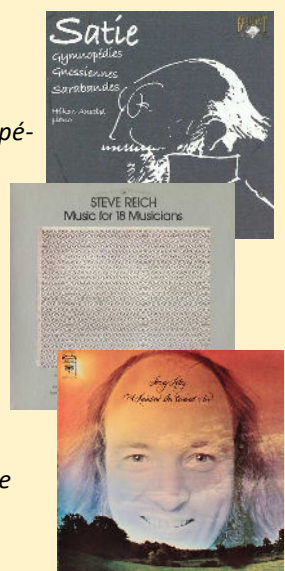
#### La sélection de Frédéric

J'ai évoqué Erik Satie, Steve Reich et Terry Riley.

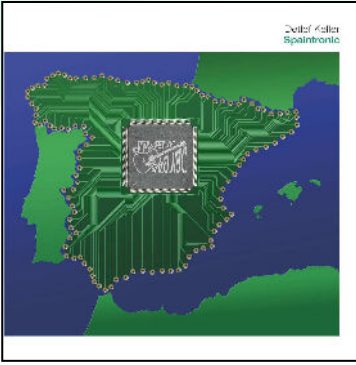
Concernant Erik Satie, parmi la pléthore d'excellents albums qui lui ont été consacrés, je retiens *Gymnopédies*, *Gnossiennes* et *Sarabandes* du pianiste norvégien Håkon Austbø. Mais libre à vous de préférer les superbes enregistrements d'Aldo Ciccolini, qui font également référence.

Pour ce qui est de Steve Reich, là encore existe une foule d'albums aussi variés que remarquables. Si je devais n'en retenir qu'un, au moins à titre d'introduction à l'œuvre fondamentale de ce compositeur, ce serait le *Music for 18 musicians* paru chez ECM Records. Mais si vous n'avez que 14 minutes à consacrer à Steve Reich, écoutez *Proverb*, c'est juste sublime.

Concernant enfin Terry Riley, outre les nombreuses versions d'*In C* - la version malienne à la Tate Modern est un pur régal - je ne peux pas m'empêcher de vous orienter vers le célébritissime *A Rainbow In Curved Air*, un album qui contient le non moins essentiel, mais plus expérimental, *Poppy Nogood And The Phantom Band*.



## Detlef Keller - Spaintronic



Cela faisait un long moment que le compositeur **Detlef Keller** (éternel comparse de Mario Schönwälder au sein du label **Manikin Records**) n'avait sorti d'album solo ; le dernier en date étant *The Breakfast Event* paru en 2016.

C'est dès l'été 2019 que les premières notes du projet *Spaintronic* ont résonné sur la chaîne YouTube de l'artiste de Duisburg. Puis, année après année, un nouveau morceau était publié. Il tardait donc de voir paraître un album dédié qui compilerait ce qui avait déjà été diffusé en ligne et proposerait peut-être même quelques inédits. Ce fût chose faite au mois d'octobre dernier avec la sortie d'un double album tout naturellement baptisé *Spaintronic*.

Comme son titre le suggère ce nouvel opus fait résonner la guitare ibérique tout en l'accompagnant des univers sonores dont Keller a le secret. Tout au long des sept morceaux proposés, on est porté par les harmonies et les ambiances qui nous font voyager de l'Allemagne à l'Espagne.

Le premier morceau met cette guitare synthétique au premier plan, pour partager sa place au bout de quelques minutes avec un Rhodes, une séquence se déployant sur différentes octaves et enfin une guitare électrique. L'ensemble est bien équilibré et l'on découvre ainsi une facette du compositeur qui est assez inhabituelle.

*Spaintronic II* rappelle davantage un fameux trio que les supporters du label Manikin reconnaîtront immédiatement. A la manière des compositions de **Broekhuis, Keller & Schönwälder**, une séquence aussi douce qu'entêtante ouvre le morceau. La guitare ne tarde pas à faire son apparition, soutenue par une rythmique légère qui reste présente à mesure que les minutes s'égrènent.

Le troisième morceau surprend. D'abord parce qu'il est court (moins de six minutes, alors que les autres titres durent entre quinze et vingt-sept minutes), mais aussi et surtout parce que sa structure s'éloigne très distinctement de la Berlin School. Des accords de guitare en séquence forment la base du morceau avec une rythmique très légère, presque flamenco, et une

guitare aux accents hispaniques déroule une mélodie bien trouvée, harmonieuse, qui reste en tête une fois la dernière seconde écoulée.

*Spaintronic IV* reprend les codes de la Berlin School avec ses séquences multiples qui s'enchevêtrent et nous renvoie vers les précédents albums de Detlef Keller. Bien que durant plus de vingt minutes, rien ne s'éternise vraiment, tout est en mouvement permanent et les chorus s'alternent entre sons de guitare et de flûte typée Mellotron. Une rythmique vient soutenir l'ensemble à partir du deuxième tiers du morceau pour amener l'auditeur vers un final tout en douceur.

La cinquième partie, à la durée la plus longue, s'ouvre par quelques notes de piano noyées dans l'écho et un son de cuivre synthétique qui vient en réponse. Ce titre rappelle indubitablement **Klaus Schulze**, avec ses séquences qui se transposent à mesure que le morceau progresse. La guitare est plus en retrait, mais elle reste néanmoins présente pour apporter cette touche dépaysante.

A l'écoute de cet album, on a parfois l'impression que les influences de Klaus Schulze et de **Vangelis** s'entremêlent pour nous offrir un résultat dense, rythmé et délicat à la fois.

*Spaintronic VI* penche d'ailleurs vers l'univers du magicien grec avec un court morceau utilisant des sonorités proches de l'emblématique CS80. Un morceau qui présente toute la maîtrise de Detlef Keller et nous révèle qu'une composition peut être riche, dense et harmonieuse et ne pas avoir besoin de plus de quatre minutes pour le démontrer.

L'album se conclut par un titre bonus qui projette l'auditeur parmi les nappes de cordes analogiques, de Mellotron et de sonorités électroniques oscillantes. Après un voyage musical original, on retrouve un socle très allemand, avec un choix sur les sons, les séquences et les ambiances qui ne nous font pas oublier que Keller partage le même terreau musical que Schulze.

Artiste aux multiples facettes, Detlef Keller signe ici un bel album qui mérite une attention particulière avec les influences qu'on lui connaît, sans les user jusqu'à la corde, et en ajoutant sa patte toute personnelle.

**Christophe Bargeault**

« Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, c'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles. » **Sénèque**

Cette citation s'appliquant aussi à l'écriture, soyez libre de proposer vos textes, chroniques ou coups de cœur sur un artiste, un disque ou même un instrument. Il n'y a pas de mauvais sujets.